

## Tobie Steinhouse Songes et lumière

Virginia Nixon and René Rozon

Number 67, Summer 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57901ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Nixon, V. & Rozon, R. (1972). Tobie Steinhouse : songes et lumière. *Vie des arts*, (67), 29–31.

VIRGINIA NIXON

# Tobie Steinhouse

## Songes et lumière

L'originalité de Tobie Steinhouse, peintre et graveur, est vraisemblablement attribuable d'une part à sa sensibilité poétique, d'autre part à sa franchise absolue.

Dualité que renferment ses tableaux: la forme n'est pas sans consistance, et le galbe précis des bouteilles sur le rebord des fenêtres de son atelier semble soutenir les rayons de lumière dorée et gris perle qui émanent de ses toiles. A première vue, un tableau de Steinhouse paraît très nuancé; mais, à y regarder de plus près, des structures internes bien articulées s'en dégagent.

Dans ses estampes colorées, ces deux qualités, si elles sont maintenues, créent un tout autre effet. La couleur — des jaunes, des oranges, des bleus

éclatants — se fait plus brillante que dans les tableaux. Dans *Songe d'une nuit d'été*, le vert est presque chatoyant. Et la forme, bien que foncièrement abstraite, se précise — formes circulaires, angulaires et organiques semblent avoir suivi leur propre cours à travers le métal. Sous-jacentes, des subtilités sont perceptibles, telles la minutie de la ciselure de la plaque de métal et la précision des modulations chromatiques.

Présentement, la gravure est la préoccupation majeure de cette artiste de Montréal — elle vient de terminer un album rétrospectif de gravures en couleur pour La Guilde Graphique — mais elle a d'abord aimé la peinture, et elle souhaite ardemment pouvoir y consacrer plus de temps.

Elle prépare trois expositions pour l'an prochain, comportant à la fois gravures et peintures.

Tobie Steinhouse n'est pas une personne aux idées arrêtées. Posez-lui une question: vous verrez qu'elle n'a pas de réponse toute faite. Comme l'ambiance de sa demeure qui lui tient à coeur et qu'elle tente de recréer dans ses oeuvres, elle procède graduellement à partir de bases solides.

Après un silence de courte durée, elle amorce une réponse, avec prudence mais sans contention, de manière à cerner de plus près la vérité. Ses propos ne sont jamais précipités. Toutefois, elle exprimera à l'occasion une opinion pertinente ou fera même une description sommaire d'une personne,



1. Tobie STEINHOUSE dans son atelier.  
(Phot. Eric Daudelin)

commentaires saisissants et inattendus par leur candeur, et presque toujours dépourvus d'allusions malveillantes.

Donc facilité d'expression et de franchise — elle est toujours mécontente quand elle n'y arrive pas — que contiennent ses premières toiles peintes au début de son séjour à Paris, de 1948 à 1957. Ces interprétations de son atelier, de la cour à l'extérieur de son appartement et du carrousel du jardin du Luxembourg, sont rendues avec une maturité et une simplicité remarquables. Jamais la touche ne vise le simple effet.

Ces dix années fructueuses à Paris furent précédées d'un stage à la Art Students League, de New-York, grâce à l'obtention d'une bourse d'études. Là, deux voies s'offraient à elle: l'art traditionnel et l'art moderne. Comme tout jeune artiste désireux de transformer le monde, elle opta pour ce dernier et apprit à peindre conformément au style prédominant de l'époque.

Auparavant, pendant la guerre, elle gagna sa vie comme dessinateur technique, illustrant le manuel du modèle Anson pour l'Aviation Royale du Canada, tout en suivant, le soir, des cours de dessin technique. Après la guerre, elle s'achemina vers New-York et, en cours de route, dans le train, rencontra son futur mari, Herbert Steinhouse, un étudiant postsecondaire en sciences politiques, qui travaille maintenant à Radio-Canada.

Une fois mariés, les jeunes époux échangèrent leurs cadeaux de noce pour une jeep et visitèrent l'Amérique. Après quoi, ils vendirent la jeep, se procurèrent deux billets de bateau et s'embarquèrent pour la France.

À Paris, Tobie Steinhouse a été particulièrement marquée par ses études à l'atelier d'Arpad Szenès, mari du peintre Maria Elena Vieira da Silva, qu'elle admire énormément. C'est là qu'elle se libéra de son style antérieur et qu'elle développa son sens de l'observation, grave lacune, prétend-elle, dans

les écoles d'aujourd'hui. (Pour ne point influencer indûment ses élèves, Szenès avait d'ailleurs pris l'habitude, dès qu'ils arrivaient à l'atelier, de retourner ses toiles contre le mur.)

Peintre de la lumière, Tobie Steinhouse n'est pas pour autant impressionniste. «Le traitement de la lumière ne constitue pas une fin en soi; il sert plutôt à produire un effet mystique, si je puis dire. Je veux aller au-delà de la beauté superficielle.»

« Apprendre à se connaître exige un certain temps. Pour avoir énormément travaillé en France, j'ai enfin senti que j'avais trouvé ma propre voie. Dès qu'on a quelque chose de personnel à exprimer, si minime soit-elle, c'est cela qui est authentique. Avant mon exposition parisienne à la Galerie Lara Vincy, en 1957, je me suis débattue seule. J'ai travaillé, jour et nuit, pendant trois mois pour arriver à produire trente tableaux. Ce fut un moment critique. On ne s'en sort pas sans avoir trouvé sa propre personnalité. Je ne veux pas faire de prêche, mais je crois que c'est un long processus. Les gens ne veulent plus passer par là, prendre leur temps, faire un apprentissage. Je sens enfin que je suis en train de découvrir ce que je désire exprimer au sujet de la lumière.»

En dépit de ses nombreux et fervents admirateurs, des prix qu'elle a remportés, des collectionneurs et des galeries qui l'ont sollicitée, elle ne croit pas que le public soit tout à fait prêt à la suivre pour le moment. « Une voix calme au timbre bien distinct », voilà comment elle se définit elle-même. « Je ne fais pas dans le style populaire d'aujourd'hui. Mais je sais ce que j'ai à faire; c'est pourquoi je crois bien faire. » « On a beau crier, cela n'améliore l'oeuvre en rien. »

*Songes et Lumière*, l'album qu'elle a réalisé pour La Guilde Graphique, comprend huit gravures en couleur (elle préfère la terminologie employée par W. S. Hayter, « colour gravure »).

La première et la plus ancienne s'intitule *Forêt*, sorte de rêverie sur nos forêts canadiennes qu'elle réalisa à l'atelier Hayter, à Paris, en 1962. La plus récente, *Résurgence*, date de 1969. Bien que chacune des oeuvres ait été gravée, jamais elles ne furent éditées au complet, d'où la nécessité de réaliser un album rétrospectif. C'est avec Hayter, en 1961 et 1962, qu'elle s'initia au métier de la gravure et c'est sa technique qu'elle a retenue pour la gravure en couleur.

« Je pars généralement d'un dessin qui traduit une idée bien précise. Puis je le détruis et j'essaie de la refaire en l'améliorant. Je suis toujours portée à observer les choses — la lumière, les formes, les arbres, le parc. »

Le parc est situé de l'autre côté de la rue où elle demeure. En hiver, son fils cadet de huit ans, Adam, y prend des leçons de ski, tandis que les chiens de Westmount, oubliant un moment qu'ils devraient être en laisse confortablement au règlement, gambadent gaiement dans la neige. Les arbres déploient leurs charmes selon les saisons et les fluctuations de la lumière, et ce spectacle se propage à l'intérieur même de l'atelier, mais filtré par des rideaux en filets de pêche. « Quand je cesse d'user de mon sens d'observation, je sens une certaine obstruction... comme si j'étais coincée. Dans ces moments difficiles, j'avais pris l'habitude de me confier à Anne Savage. » Mlle Savage, artiste et professeur de Montréal qui fut son premier maître en même temps que son amie intime, est décédée en mars de l'an dernier.

En observant Tobie Steinhouse à l'Atelier Libre de Recherches Graphiques, qui est relié à La Guilde Graphique dirigée par Richard Lacroix, on peut se faire une meilleure idée de son travail.

« Lacroix a commencé en 1965. J'ai été la première à travailler avec lui et, depuis ce temps, je reviens, de temps à autre, travailler à la guilde

2. Tobie STEINHOUSE

*The Edge of Day*, 1971.

Deux gravures sur zinc en couleur, publiées  
par La Guilde Graphique.  
(Phot. Benoit de Vernay)

Je l'ai rencontré à Paris. Rentrée au Canada, je suis sortie du ghetto anglophone pour me familiariser avec les activités de la ville tout en travaillant. Tout compte fait, cette expérience a été très enrichissante. Et sans cet atelier qu'il a mis sur pied, où diable aurais-je pu travailler? » (Elle espère toutefois organiser son propre atelier dans son sous-sol.)

L'engouement actuel pour la sérigraphie ne la touche pas, et, dans certains cas, elle n'y voit qu'un prétexte à de coûteuses reproductions, rien de plus. « Rien ne peut remplacer le travail manuel », affirme-t-elle avec vigueur. « C'est une partie de nous-même que nous gravons sur la plaque. »

Pour un artisan, les outils ne sont pas seulement indispensables à la réalisation de l'oeuvre, mais ils sont aussi, par eux-mêmes, une source de ravissement. L'écrivain dispose de crayons bien aiguisés, de feuilles blanches et du va-et-vient réconfortant de la machine à écrire dont les frappes marquent la page sans effort et sans erreur. Ici à l'atelier, on capte l'esprit lié au métier de graveur et qui persiste encore aujourd'hui (c'est un art aussi, bien entendu), par l'intermédiaire des outils: ce sont des rouleaux suspendus au plafond, de vieilles presses, toutes différentes mais dont chacune a ses caprices et ses vertus propres, des boîtes d'encre et du papier importé fait à la main dont la pureté est scrupuleusement respectée, en dépit de l'encombrement des lieux et des mains tachées d'encre.

Par certains côtés, l'atelier dégage une atmosphère médiévale. La pièce pourrait être comparée à ces anciennes cuisines, avec ses rangs d'oignons suspendus au plafond, et munie d'un vieux poêle à bois, efficace mais capricieux, dans un coin.

Assise sur un tabouret, Tobie Steinhouse se penche sur la plaque chaude, imprégnant de vert le fond en creux du *Songe d'une nuit d'été*, une des gravu-

res de son album. Puis elle essuie avec précaution la plaque, nettoie ses bords biseautés et la dépose sur un comptoir. Elle passe maintenant sur le papier un rouleau imbibé d'encre turquoise, puis violette, et, par de vifs frottis ça et là, y laisse percer la lumière.

Le produit fini est à la fois renversant et poétique; le vert domine, mais il est allégé par des rajouts d'encre transparente, et modulé de teintes violettes et turquoises. Des formes naturelles sont discernables — ça pourrait être la lune derrière des arbres, ou des arbrisseaux, ou un coin de verdure idéal pour la danse ou la chasse, ou l'aurore suggérée par une zone lumineuse sur le côté.

Satisfaite de son travail, Tobie Steinhouse fait quelques gravures de plus avant de s'arrêter pour déjeuner. Préparant du thé et partageant ses sandwiches au jambon et fromage avec moi, elle s'interroge sur les choses qu'elle aurait oublié de me mentionner.

Plusieurs sujets n'ont pas été abordés. Sa biographie professionnelle, par

exemple, renferme des expositions internationales, des prix, des collections, des sociétés dont elle fait partie, renseignements utiles sur les fondements qui, sans doute, l'aide à sauvegarder l'intégrité de ses explorations artistiques.

Tobie Steinhouse s'inspire surtout de la poésie; il ne faut donc pas s'étonner si un de ses poètes préférés la paie de retour. Elle avait demandé à Louis Dudek la permission de reproduire en frontispice de *Songes et lumière* des extraits de ses poèmes. Dans sa réponse, le poète rend hommage à la qualité soutenue de son oeuvre. « ... Ce sont mes poèmes les plus profonds, ceux-là même où j'atteins l'essence ultime et, pour ainsi dire, incommunicable, qui semblent les plus appropriés à vos gravures. Cela m'étonne que vous puissiez vous maintenir à un niveau d'une telle intensité. »

(Traduction de René Rozon)

English Original Text, p. 86

